

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Raphaël MORAND

Chronique de l'année scolaire

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1899, tome 1, p. 13-16

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Chronique de l'année scolaire

Mon but, chacun le comprend, n'est pas de donner ici des détails de notre vie ordinaire au Collège ou au Pensionnat, vie toute d'activité intellectuelle, morale et physique, toute contenue dans un règlement uniforme qui vous prend à 5 h. du matin et ne vous laisse qu'à 9 h. du soir, — et encore à la condition que vous dormiez — et qui détermine toutes les heures de chaque jour de la semaine. Il se borne à rappeler les incidents plus marquants, plutôt récréatifs, qui en ont rompu la monotonie.

Donc, les 27 et 28 septembre, les murs de la royale abbaye qui, durant deux mois et demi, n'avaient entendu que les doctes conversations des R. R. Chanoines ; ces vastes corridors qui

n'avaient répercuté que les langoureux aboiements de *Loulou*, de *Finette* et de *Castor*; les alentours du collège et la Grande-Allée, dont les échos n'avaient été frappés que par le sifflement des trains de Lausanne et de Monthey ; ces murs, ces corridors, cette Grande-Allée enfin se remplirent de nouveau d'un essaim de jeunes écervelés et de sages philosophes qui eurent bientôt fait de mettre en fuite le silence et la monotonie.

Plus nombreuses que jamais étaient accourues les jeunes têtes avides de savoir : presque tous les anciens revenaient puiser la science et continuer leur éducation à l'ombre des vieux murs de l'Abbaye ; beaucoup de nouveaux disciples à leur tour venaient enrichir leurs jeunes intelligences à cette source tant vantée. La nouvelle de l'adjonction d'un cours de physique au Lycée ramenait aussi les philosophes de 97-98, qui avaient déjà fait leurs adieux au collège de St-Maurice. Quelle joie de se revoir après deux mois de séparation ! Que de bonnes résolutions pour la nouvelle année scolaire !

Surtout, on a bien soin de ne pas regarder derrière soi : le vieux toit qu'on apercevrait dans le lointain pourrait nous mettre des larmes dans les yeux. Donc, tête droite, regard fixe, en avant ! Dès notre premier pas dans le « cœnaculum », comme dirait M. Bourban, nous sommes émerveillés par l'annexe faite au réfectoire, s'allongeant avec élégance à travers le parterre intérieur. Vraiment, il doit faire bon manger, pensons-nous, dans ce spacieux et lumineux bâtiment ; pour sûr il est destiné aux physiciens, aux philosophes et aux rhétoriciens. Pas du tout, il est pour les « gosses » ! *Nova novis*. Les nouveautés aux nouveaux.

Le bruit circule bientôt que les casquettes-chiffons ne couvriront plus nos occiputs, et que l'uniforme va être complètement changé. Après nombreuses discussions et pourparlers on finit par s'entendre avec la Haute-Cour; et au Nouvel-An enfin, nous avons la satisfaction de pouvoir endosser nos magnifiques tuniques d'amiraux et coiffer nos belles casquettes d'officiers. Nous sommes tout pimpants pour aller présenter à M. le Directeur, nos meilleurs vœux et souhaits à l'occasion de la nouvelle année.

Six jours avant nous avons eu la soirée de Noël parfaitement réussie, au milieu de l'entrain et de la gaieté générale. Peu après les Rois nous procuraient à leur tour quelques délicieux instants de récréation dans l'une des plus vastes salles du collège. L'« Agaunia » nous offrait les prémices de la charmante comédie : « Son Altesse » ; et l'Orchestre, sous l'habile direction de l'aimable M. Sidler, nous régalaient de ses plus beaux morceaux. Il est ma foi, fameux, notre orchestre, cette année ! Puis cette petite

séance terminée, nous passions au réfectoire pour y faire honneur au bon gâteau traditionnel — sans fève ! — et à l'excellent vin chaud qui fumait dans nos tasses en dégageant une réjouissante odeur de cannelle et de citron.

Les mois d'Octobre et de Novembre, avec les congés des « Raisins » et des « Châtaignes » nous avaient permis d'apprécier la générosité de M. le Procureur : corbeilles débordantes de fendant doré et de brun muscat, paniers fumants d'excellentes châtaignes rôties, arrosées de quelques verres de bon moût, avaient été on ne peut mieux accueillis. La fanfare avait eu l'occasion déjà de s'y produire.

Les 10 et 12 février, l'« Agaunia » nous régalaît de nouveau d'une splendide représentation : « Le Gondolier de la mort ». Ce magnifique drame vénitien joué au théâtre, et rendu avec une perfection au-dessus de tout éloge, souleva, à fréquentes reprises les applaudissements bien mérités des nombreux auditeurs. Mais, chaque jour a son lendemain. Le Carnaval en a un particulièrement triste, et la poussière qui nous noircissait le front au Mercredi des Cendres, contrastait singulièrement avec les divertissements et les réjouissances de la veille. Puis, le sombre Carême s'offre à nous avec son cortège d'abstinences plus nombreuses, traînant des plats de stochfisch, de riz et de pruneaux. Chez nous cependant, riz et pruneaux ne sont assurément pas des causes de rivalités aussi terribles qu'au Rigi-Kulm de Tartarin. Heureusement que les mots : « Vacances de Pâques » brillent en lettres flamboyantes à l'horizon.

Elles arrivent enfin ces bénies vacances, et c'est avec des transports d'allégresse et des cris de joie, que nous saluons l'heureux jour qui nous ramène au toit paternel. Délicieuse je vous assure, cette semaine de congé au printemps. Mais, comme tous les beaux jours, elle passe avec une effrayante rapidité. L'on rentre à l'abbaye avec la perspective de trois mois de chaleur, de travail et de sueurs. On se console cependant à la pensée que des fêtes et des réjouissances assaisonneront encore ces quatre-vingt-seize jours qui nous séparent des grandes vacances.

Une nouvelle peu réjouissante est celle de la décision du Haut Conseil fédéral, imposant à tous les futurs citoyens des lycées et collèges, soixante heures de gymnastique avant la fin de l'année, et cela dans le but de fortifier les biceps de ceux qui seront appelés à défendre plus tard le sol helvétique. Monsieur le Préfet annonce qu'il suivra rigoureusement ces ordres, et il a tenu parole, je vous le promets.

Mais voici qu'un beau jour, au milieu d'une étude, circule de banc en banc un appel qui nous renverse tous : « Les élèves qui

désireraient Zermatt comme but de la grande promenade sont priés d'apposer leur signature ci-dessous ! » On lit, on relit, et puis, avec une joie qui tient presque du délire, on signe. Les noms, qui s'étalent sur la circulaire en coups de plume des plus originaux, indiquent suffisamment l'état d'âme des partisans de la motion. Bien entendu, tous signent ! Donc, c'est admis, à Zermatt ! ! ! Les Supérieurs, toujours soucieux de nous être agréables et utiles à la fois, mais soucieux aussi de nos bourses, n'avaient pas formé un tel projet sans l'examiner mûrement; ils ne nous l'avaient proposé qu'après s'être assurés des conditions excessivement avantageuses auxquelles il pouvait se réaliser, de telle sorte que les dépenses ne devaient pas dépasser très sensiblement celles de la grande promenade de chaque année. Quelle belle et bonne idée ils ont eue ! Et nous aussi nous verrions donc ce Zermatt que toute l'Europe connaît et que de l'Amérique même l'on vient visiter ! Le 16 Mai à quatre heures précises, nous traversons, fanfare en tête, les rues d'Agaune, plongées dans le sommeil et les ténèbres et couvertes de nuages. Bientôt le train — un express, s. v. p. tout exprès pour nous — nous emporte dans l'intérieur de notre beau pays. Par delà le mont Fully, le ciel bleu nous apparaît dans une échancrure de nuages et nous laisse espérer le beau temps. Je n'entreprendrai point de vous raconter notre splendide excursion à travers la sauvage et riante vallée de la Viège, l'aimable accueil de M. Alexandre Seiler, l'ascension du Riffel-Alp, le retour plein d'entrain, la rentrée à Agaune. Un seul mot : succès parfait. Quel souvenir pour la vie entière...

(A suivre)

MORAND R., RHÉT.